

# Allocution de M. C. Andronikof

*Nous sommes heureux de pouvoir vous présenter l'allocution prononcée par M. C. Andronikof à l'occasion d'une réception donnée à l'Ecole d'interprètes et de traducteurs des H.E.C. à Paris devant une assistance choisie et nombreuse, sympathisant à nos fonctions.*

« Je ne voudrais pas me faire l'honneur de parler comme un sous-préfet, ce n'est pourtant pas sans un certain embarras que je prends la parole devant un auditoire aussi choisi. Les personnalités éminentes qui le composent, et auxquelles je demande l'indulgence, n'en sont pas tant la cause, je le dis en toute candeur ; ni les gens du métier, mes collègues, dont l'attention pourrait être lassée par la répétition de ce qu'ils savent si bien ou la modestie, surprise par ce qu'ils auraient préféré que je taise, et auxquels je demande une patience confraternelle. Bien plutôt suis-je embarrassé de m'adresser à ceux qui viennent dans cette école pour suivre notre enseignement et que je retrouverai peut-être dans quelques mois au coude à coude dans une salle de conférence, j'allais dire dans l'arène. Car, avec ce sens critique si aigu qui est propre aux élèves, ces jeunes gens vont juger plus tard, au cours de leur carrière, ce qu'ils vont entendre maintenant, sans l'indulgence des uns et pas encore avec la confraternité des autres.

» En effet, nous sommes orfèvres. Aussi serais-je mal venu de faire l'éloge de notre métier. Si vous le permettez, j'aimerais, avec humilité, en tenter l'apologie.

» La date la plus importante de l'interprétation est celle de ses origines, des origines de sa nécessité, celle d'un des plus grands cata-

clysme de l'humanité, tant historique que métaphysique : l'écroulement de la tour de Babel. La rupture de l'unité linguistique du genre humain, symbole d'une combien profonde coupure spirituelle, a dû faire naître le besoin de communiquer quand même, ne serait-ce que pour ne pas recevoir une pierre alors que vous demandiez un poisson.

» Aussi l'interprète est-il inscrit dans un paradoxe : né de la division, son propos est d'unir. L'histoire nous montre qu'il n'y a pas réussi. Il ne fait qu'aménager la division, il la rend moins absolue. Il représente des pores aux flancs du vase qui permettent au liquide de s'évaporer, de s'aérer, de ne pas fermenter ; il est le parchemin qui provoque l'osmose, il rend les vases communicants. Mais il n'existe qu'en fonction de la séparation. Il est le truchement. Il n'est pas en soi. Il n'est qu'un trait d'union entre deux entités. Il n'existe qu'entre.

» La communauté n'a pas besoin de l'interprète pour elle-même. Il n'intervient qu'au moment où la communauté sort d'elle-même, quand elle entre en contact avec une autre communauté. Ce contact, elle l'établit par le commerce, le plus souvent par la guerre. Aussi l'interprète accompagne-t-il les conquérants, les capitaines. Alexandre, César avaient le leur. L'histoire les ignore. Quinte-Curce ne le cite

pas aux côtés du héros d'Arbelles, ni César lui-même à ses côtés en Gaule. Par contre, l'histoire nous rapporte non pas le nom, mais l'action du truchement de Pizarre et du Grand Inca. Elle fut déplorable. Son infidélité, ses outrances enflèrent la rage dévastatrice du conquistador en déformant les paroles nobles et mesurées de l'adorateur du soleil et précipitèrent peut-être le massacre. Gengis-Khan se servait de Chinois renégats ou d'ecclésiastiques et de princes courbés sous son joug. Les Arabes utilisaient un corps de lettrés. Bonaparte avait un drogman qui dictait ses volontés aux mamlouks d'Égypte. Plus près de nous, des dictateurs, des hommes d'État nous ont appris à connaître leur interprète. Churchill cite le sien dans ses mémoires.

» La deuxième date marquante dans l'histoire des causes de l'interprétation, c'est 1789 et la suite, c'est-à-dire la Révolution française et la politique de Napoléon, origine de l'éclatement des nationalismes. Une ère nouvelle, celle des nations, commence. Les dirigeants perdent leur aspect cosmopolite, les États et les sociétés se nationalisent, veulent parler la langue de leur peuple et non plus celle des gens du monde, c'est-à-dire le français. Après la guerre de 1914, ils ne le savent même plus.

» Après celle de 1939, ils ne veulent même plus le savoir. Chacun sa langue, question de prestige. Question aussi de commodité. Car les rencontres entre États ne se font plus seulement au niveau des gouvernements, des diplomates ou des militaires, elles se multiplient entre experts, techniciens, industriels, commerçants, hommes de divers arts, de diverses professions, statisticiens, fabricants de conserves, météorologues, ingénieurs de l'énergie éolienne, ichtyologues, philatélistes, hôteliers, chirurgiens, aliénistes, marchands de canons, anciens combattants, spécialistes du pas de vis, de la jeunesse, du poisson congelé, de la trypanosomiase, des eaux saumâtres, ministres des Affaires étrangères, etc., etc.

» Question aussi de précision. Les pourparlers qui semblaient se passer un peu en famille avant 14 prennent l'aspect de négociations en vue d'un contrat. Aucune expression, aucun mot, voire un article, ne doivent donner lieu à un malentendu.

» Réunie de plus en plus souvent, aux quatre coins de la terre, la conférence internationale est un des attrait les plus caractéristiques de notre temps. La multiplication de l'interprète de conférence en est le phénomène concomitant. Race spéciale de linguiste gymnaste, passant de la pêche à la baleine à la police criminelle, de la normalisation des pièces détachées à des négociations d'armistice, il doit être à l'aise dans la terminologie technique comme dans l'imprécision diplomatique, avoir le souffle d'un parlementaire et la rigueur d'un maître d'école. Il doit reproduire le sens, le ton, l'allure d'un discours et la longueur de celui-ci ; il lui faut être pédant ou allusif, avisé ou aventureux, elliptique ou prolix. Il doit bien se faire entendre, c'est-à-dire ouïr et comprendre, même s'il n'a pas compris. Bien sûr, on passe à un délégué d'être confus, inintelligible, on ne pardonne pas à l'interprète de manquer de clarté. A lui s'applique le cliché, ranimé pour la circonstance par un célèbre ministre français, ex-président du Conseil, s'adressant à son interprète : « Vous crevez le cerceau de papier, vous marchez sur la corde raide, vous travaillez sans filet ! » Voilà ce linguiste funambule.

» Aujourd'hui, la technique a aussi envahi le domaine de l'interprète. On n'exige plus seulement de lui qu'il puisse parler de tout en toutes langues, qu'il y soit exact et clair, on veut maintenant qu'il soit simultanément, à savoir, qu'il déroule le fil de sa traduction, toujours précis et fidèle, à mesure que parle le délégué. On l'a mis dans un aquarium, on l'a coiffé d'écouteurs. Écoutant d'une oreille, il n'a plus le temps de réfléchir, d'équilibrer, de choisir ses termes, il parle de l'autre, pour ainsi dire, au rythme qui lui est imposé par le génie d'une langue qu'il doit instantanément, simultanément, transposer dans le génie d'une autre langue. Il a enfin, de la sorte, trouvé un patron, pas très catholique, c'est la Pythie. Mais il n'est pas saisi par le délire que provoquaient les fumées de l'oracle de Delphes, il est en proie, sur son tabouret, à la froide ivresse de l'électronique. Il était funambule, le voilà robot.

» On dit aussi interprète d'un acteur, d'un virtuose. Ils ont l'avantage sur nous de savoir

par cœur le rôle, la partition, d'en avoir médité le sens, préparé les effets. Ils peuvent, ils doivent, pour être bons, être personnels. L'interprète doit être comme Prothée, jamais lui-même, sinon dans le talent qu'il met à se diversifier et à s'effacer devant l'auteur. Quand le discours qu'il traduit est ennuyeux et long, on lui demande parfois d'aller vite, d'abréger. Alors, les sténographes s'essouffent à le suivre et lui reprochent de courir, quand ce n'est pas le délégué, qui par malheur sait l'autre langue, ou croit la savoir, qui lui fait grief d'avoir sauté un passage, voire une expression, auxquels il tenait.

» Il lui arrive de briller, d'approcher de la perfection, d'avoir même l'impression d'avoir bien travaillé. Et aussi, le plus souvent, de devoir se contenter d'à peu près, de courir dans le sens d'une intervention qu'il entend mal, prononcée entre des dents serrées sur un tuyau de pipe, à l'extrémité d'une salle qui a de la résonance ou qui, au contraire, étouffe le son. Alors, il s'efforce, il peine, il est malheureux, centre suant de regards ironiques, comme un prestidigitateur qui a manqué son tour ou un belluaire dont les fauves se détournent. Peu de gens ont pitié du patineur qui fait des moulins et qui s'étale.

» Mais qu'il ait triomphé ou pataugé, la séance se termine ; et il ne reste de l'éclat ou de la peine que parfois le procès-verbal que personne ne relit.

» Et pourtant, il s'attache à ce métier épuisant et ingrat comme une aura, une séduction, une gloire particulière. C'est d'abord que l'interprète est au foyer des affaires mondiales,

qu'il en est un facteur nécessaire. Dans notre monde, où les nations sont reines, mais qui tendent vers une vie de plus en plus internationale, l'interprète est le pont par-dessus les frontières, le canal entre les continents, parfois même la liaison entre les régimes. Né de la division, du fractionnement du genre humain, il reste fidèle à son paradoxe originel, il est l'un des instruments, et peut-être le plus immédiat, du mouvement historique moderne vers la coordination, vers le groupement des peuples. Il est un élément authentiquement international, et, dans l'exercice de son métier, il associe, il œuvre à l'unité.

» Il en va de même pour le traducteur. Mais sa tâche est autre. Si sa race a dû naître en même temps que celle de l'interprète, elle a acquis des lettres de noblesse, elle a laissé des monuments. Des civilisations entières lui doivent leur survie dans la mémoire des hommes. Que saurions-nous de l'Égypte si Champollion ne s'était penché sur la pierre de Rosette, qui portait les vestiges d'une traduction. Si des générations connaissent Homère, Virgile, Shakespeare, Dostoïevski, c'est que ceux-ci furent traduits.

» La gent traductrice a connu des saints, comme Jérôme, devenu le patron des traducteurs depuis que l'un des plus distingués d'entre eux, Valéry Larbaud, s'est placé sous son invocation ; elle a connu des savants, des grands hommes, des poètes, comme Origène, Luther, Amyot, Baudelaire, Lafcadio Hearn et de nombreux bénédictins et bollandistes.

» Plus nombreux encore sont maintenant les traducteurs de conférence. Ils ont doublé, qua-

druplé tout ce qui a été dit, tout ce qui a été écrit depuis des dizaines d'années dans les conférences internationales. Si toutes les pages qui leur sont dues étaient empilées au pôle, elles feraient basculer la planète. Leurs labeurs sont plus discrets que ceux des interprètes, moins spectaculaires ; leurs affres le sont moins aussi. Dans le silence du cabinet, protégé par le rempart de la procédure (transmission, dactylographie, révision, reproduction), roboré par la nourriture des dictionnaires, soutenu par l'avis des collègues, le traducteur a généralement le temps de mettre et de remettre sur le métier l'objet de son attention méthodique.

» Aussi, lui demande-t-on plus de rigueur, une fidélité parfaite, une correction, un style irréprochable. Les textes sont comparés, compilés, on y cherche la petite bête, ils doivent tous faire foi, la moindre imprécision qu'ils recèleraient émeut, l'incorrection fait scandale. Et que de fois n'exige-t-on pas de cet homme ou de cette femme, une traduction impeccable, à la minute, sur des boggies de wagon ou sur des dispositions légales, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, alors qu'ils sont exténués par une activité fébrile

ou au contraire par l'oisiveté accablante dans laquelle on les a tenus toute une soirée ; et ne leur arrache-t-on pas des mains la page humide encore qu'ils n'ont pas encore eu le temps de relire et sur laquelle tout un comité d'ingénieurs ou de juristes va se pencher pour l'éplucher.

» Certes, ces deux métiers exigent des qualités et des dons communs pour la plupart, d'autres différents, tous diversifiés. Je n'insisterai pas, sinon pour dire que le traducteur écrit dans sa langue maternelle et qu'il lui faut de la réflexion, de la culture et beaucoup de méthode pour donner à son texte la rigueur stylistique sans infidélité que l'on y recherche. L'interprète, par contre, doit posséder au moins deux langues comme même langue maternelle ; il doit se distinguer par son intuition, par sa vitesse, par son élocution et aussi par la culture variée qui lui permettra l'exactitude terminologique dans les sujets qu'il traite. La grande qualité morale du traducteur est, à mon sens, la probité devant la difficulté et la constance dans l'effort même ingrat. Quant à celle de l'interprète, c'est sans doute la discrétion. Aussi me permettez-vous de ne plus vous importuner plus longtemps. »

---